

Contribution

L’Oasis, le Jardin interreligieux de la Meinau, 7 juin 2018

Abraham selon le Nouveau Testament¹

Gérard SIEGWALT

La référence à Abraham dans le Nouveau Testament présuppose celle de l’Ancien – du Premier – Testament. Dans le dialogue entre les trois monothéismes, chacune de nos traditions de foi a sa voix spécifique à faire entendre, et non seulement l’accord profond mais aussi les tensions entre ces voix ont leur signification, leur raison d’être, leur portée pour la vérité respective de chacune d’elles.

Je noterai trois grandes accentuations essentielles et complémentaires de la référence faite dans le Nouveau Testament à Abraham.

I.

Abraham inaugure une histoire particulière au sein de l’histoire générale de l’humanité, et c’est de cette histoire particulière qu’avec le peuple juif mais de manière spécifique en raison de notre foi en Jésus le Christ nous sommes en tant que chrétiens les héritiers, et c’est cette histoire particulière que, avec le peuple juif et de manière spécifique, nous sommes appelés à perpétuer dans l’humanité.

D’entrée de jeu, l’évangile de Matthieu, qui ouvre le Nouveau Testament, rappelle la « généalogie de Jésus Christ, fils de David, fils d’Abraham » (Mt 1, 1), et si l’évangile de Luc fait remonter la généalogie de Jésus par-delà Abraham jusqu’à « Adam, fils de Dieu » (Lc 3, 38), il précise par là la portée universelle, pour toute la terre habitée et donc pour toute l’humanité « œcuménique », de la particularité de la tradition de foi d’Abraham, dans le sens dans lequel Jésus dira aux siens, sans jamais donner à entendre que christianisme et humanité pourraient coïncider : « Vous êtes (appelés à être) sel de la terre, lumière du monde » (Mt 5, 13 suiv.).

La référence à Abraham est celle à la *foi d’Abraham* ; la tradition abrahamique est une tradition de foi, comme l’explique en accord avec tout le Nouveau Testament cette affirmation de l’apôtre Paul : « Reconnaissez que ce sont ceux qui ont la foi qui sont fils d’Abraham » (Ga 3, 7). Dans la longue évocation de la « nuée des témoins » qui marque cette tradition de foi, l’épître aux Hébreux (ch. 11) la fait remonter plus haut qu’Abraham, en nommant successivement Abel le juste, et puis Enoch, qui fut enlevé au ciel, et encore Noé, le père historique de toute l’humanité, après Adam le père archétypique. C’est reconnaître que la tradition de foi dépasse la personne d’Abraham, que celle-ci incorpore, incarne en elle une réalité qui n’est pas monopolisée par elle mais qui trouve en Abraham une expression particulièrement forte, à proprement parler exemplaire ou paradigmique.

¹ Contribution donnée dans le cadre d’une rencontre entre les trois religions monothéistes, sur invitation de la communauté musulmane à l’occasion du Ramadan, à l’Oasis, le Jardin interreligieux de la Meinau, le 7 juin 2018.

Qu'est-ce qui caractérise la foi d'Abraham ? Il est bon de lire ici ce que l'épître aux Hébreux en dit :

« Par la foi, répondant à l'appel, Abraham obéit et partit pour un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit sans savoir où il allait. Par la foi, il vint résider en étranger dans la terre promise, habitant sous la tente avec Isaac et Jacob, les cohéritiers de la même promesse. Car il attendait la ville munie de fondations, qui a pour architecte et constructeur Dieu lui-même.

Par la foi, Sara, elle aussi, malgré son âge avancé, fut rendue capable d'avoir une postérité, parce qu'elle tint pour fidèle l'auteur de la promesse. C'est pourquoi aussi, d'un seul homme, déjà marqué par la mort, naquit une multitude comparable à celle des *astres du ciel, innombrable, comme le sable du bord de la mer*.

Dans la foi, ils moururent tous, sans avoir obtenu la réalisation des promesses, mais après les avoir vues et saluées de loin et après s'être reconnus pour étrangers et voyageurs sur la terre. Car ceux qui parlent ainsi montrent clairement qu'ils sont à la recherche d'une patrie ; et s'ils avaient eu dans l'esprit celle dont ils étaient sortis, ils auraient eu le temps d'y retourner ; en fait, c'est à une patrie meilleure qu'ils aspirent, à une patrie céleste. C'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu ; il leur a, en effet, préparé une ville.

Par la foi, Abraham, mis à l'épreuve, a offert Isaac ; il offrait le fils unique, alors qu'il avait reçu les promesses et qu'on lui avait dit :

C'est par Isaac qu'une descendance te sera assurée.

Même un mort, si disait-il, Dieu est capable de le ressusciter ; aussi, dans une sorte de préfiguration, il retrouva son fils. »

Trois caractéristiques de la foi d'Abraham se dégagent :

Première caractéristique : il se laisse déraciner de son lieu de vie traditionnel pour suivre l'appel – la promesse – de la cité céleste.

Deuxième caractéristique : dans l'attente de la cité céleste, il se laisse enracer sur terre – la terre promise, et avec Sara – dans une suite généalogique pour laquelle vaut la même promesse que pour lui.

Troisième caractéristique : cette suite généalogique, cette postérité en la personne d'Isaac, il apprend à en remettre la paternité entièrement dans les mains du Dieu de la promesse.

Abraham et toute la tradition de foi issue de lui sont ainsi, au sein de l'humanité et en vivant pleinement la condition humaine, le signe d'une *espérance* qui dépasse le temps et l'espace, et ainsi porteurs d'une vocation, celle de signifier constructivement dans le monde présent, au cœur de l'humanité, quelque chose du monde à venir et donc de la patrie céleste, ce que Jésus appelle le Royaume de Dieu.

Comment pouvons-nous signifier l'espérance ainsi, alors qu'elle est l'*espérance de la foi* et non celle de quelque programme d'action liée à une quelconque idéologie ? Dès Abraham, et à cause du Dieu d'Abraham, qui est le Dieu rédempteur, c'est-à-dire le Dieu continûment créateur dans sa puissance infinie d'amour et donc de miséricorde, l'espérance de la foi s'effectue toujours, de manière concrète, par l'amour, dans un esprit d'amour, par des actes d'amour.

II.

L'histoire particulière qui s'inaugure avec Abraham trouve son centre, et pour ainsi dire sa clé d'interprétation, dans la personne de Jésus, que le Nouveau Testament confesse comme le Christ. C'est là l'affirmation faite avec force par saint Paul. « Les promesses, dit-il, ont été faites à Abraham et à sa postérité, ...c'est-à-dire à Christ » (Ga 3, 16). Par-delà la postérité de chair et de sang d'Abraham, mais qui comme telle est toujours vue comme porteuse d'une promesse spirituelle, c'est le Christ qui est l'accomplissement véritable de la

promesse de postérité faite à Abraham. En lui, le Christ, la promesse faite à Abraham rebondit, orientant l'Église qui se réclame du Christ vers la pleine manifestation dernière de cet accomplissement lors de l'avènement du Royaume der Dieu.

L'histoire particulière qui s'inaugure avec Abraham se définit ainsi par cette *finalité* ; son fondement en Abraham, dans la foi d'Abraham, ne trouve son sens que par cette ouverture au Dieu vivant qui est toujours celui qui vient et qui est plus grand qu'Abraham. La clé d'interprétation de l'histoire particulière et de la tradition de foi d'Abraham ne se trouve pas en arrière mais en avant : Abraham est le témoin de quelqu'un d'autre qui est attendu. Pour le Nouveau Testament, *tout fondamentalisme abrahamique est rejeté*, parce qu'il est tourné vers le passé au lieu d'être tourné – orienté – vers le Dieu que Jésus nous atteste comme Celui qui, certes, était hier mais qui est le même aujourd'hui et qui ouvre notre aujourd'hui à une toujours nouvelle possibilité de vivre, dans la lumière du Royaume qui vient.

Ce que Paul veut dire, c'est que *l'histoire d'Abraham dit le sens de l'évangile et réciproquement* : l'évangile dit le sens de l'histoire d'Abraham. Paul interprète l'un grâce à l'autre. Ce qui pour lui, qui est juif, est en jeu, c'est que l'évangile est fidèle – non infidèle – au vrai sens de l'histoire du salut qui commence avec Abraham. Il dit : le cœur de l'histoire d'Abraham, c'est la foi d'Abraham, sa disponibilité fondamentale à l'appel, à la promesse de Dieu. La foi en Jésus, le Christ, est foi de la foi d'Abraham, et la foi d'Abraham est déjà, par avance, foi dans le Messie à venir.

Le long développement sur Abraham, d'une part dans l'épître aux Galates (Ga 3) d'autre part dans l'épître aux Romains (Rm 4), a ce sens-là : *la foi chrétienne est foi de la foi d'Abraham, la foi d'Abraham annonce la foi au Christ*. Autrement dit : il n'y a pas de Nouveau Testament sans Ancien – Premier – Testament, le Nouveau Testament n'est pas suspendu en l'air, sans fondement : son fondement, c'est l'Ancien Testament tel que son sens fondamental s'exprime dans l'histoire d'Abraham. À l'inverse, l'Ancien (le Premier) Testament est en attente du Nouveau Testament, il n'est pas fermé sur lui-même, il ne reçoit son vrai sens que par un accomplissement qui est au-delà de lui. Pour le christianisme tel que Paul le comprend (avec le reste des auteurs du Nouveau Testament), l'Ancien Testament est constitutif du Nouveau Testament.

Dans cette conviction est fondée l'affirmation que, par-delà le schisme entre le judaïsme et le christianisme, le dialogue critique entre les deux – non la fermeture de l'un vis-à-vis de l'autre et donc l'exclusion réciproque – est nécessaire à la vérité de l'un et l'autre. Sans ce dialogue critique, le christianisme et le judaïsme tendent à s'absolutiser l'un par rapport à l'autre et donc à se pervertir.

III.

L'histoire particulière qui s'inaugure avec Abraham et qui a, pour le Nouveau Testament, son centre dans la personne de Jésus, s'ouvre par-delà le peuple particulier d'Israël à toute l'humanité. C'est là la pointe de la longue énumération des témoins de la foi qui est donnée dans *Hébreux 11* : ils sont des témoins par-delà l'histoire particulière dans laquelle ils s'inscrivent et donc aussi pour les nations païennes hors Israël dans sa particularité. Et c'est la pointe également des autres textes pauliniens mentionnés.

Galates 3 rappelle la promesse faite à Abraham : « Toutes les nations seront bénies en toi », et en tire la conséquence : « de sorte que ceux qui croient (de la même foi qu'Abraham) sont bénis avec Abraham le croyant » (Ga 3, 8 suiv.). Parce que la bénédiction d'Abraham, qui est une bénédiction pour les nations, a son accomplissement en Jésus le Christ, l'apôtre peut dire : « Il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni

femme, car tous vous êtes un en Jésus Christ », ajoutant : « Et si vous êtes à Christ, vous êtes de la postérité d'Abraham, héritiers selon la promesse » (Ga 3, 28 suiv.).

Et *Romains 4* rappelle qu'Abraham reçut l'appel de Dieu quand il était encore incirconcis, « afin, est-il dit, d'être le père de tous les incirconcis qui croient », de même qu'il est aussi « le père des circoncis, qui ne sont pas seulement circoncis mais encore qui marchent sur les traces de la foi de notre Père Abraham quand il était incirconcis » (Rm 4, 11 suiv.). Paul conclut : « C'est pourquoi les héritiers le sont par la foi, pour que ce soit par grâce, afin que la promesse soit assurée à toute la postérité, non seulement à celle qui est sous la loi (=les juifs) mais aussi à celle qui a la foi d'Abraham, notre père à tous... Il est notre père devant celui auquel il a cru, Dieu, qui donne la vie aux morts, et qui appelle les choses qui ne sont point comme étant. Espérant contre toute espérance, il crut, en sorte qu'il devint père d'un grand nombre de nations, selon ce qui lui avait été dit : « Telle sera ta postérité » (Rm 4, 16 suiv.).

Cette visée d'universalité de la foi chrétienne, fondée dans celle de l'élection d'Abraham, implique une critique des juifs pour autant qu'ils monopolisent leur filiation abrahamique pour eux-mêmes et l'opposent par conséquent au vrai sens de l'histoire d'Abraham. Dans l'évangile de *Jean*, la confrontation entre Jésus et les juifs prend ici et là une tournure polémique qui a fondé toujours à nouveau dans l'histoire ultérieure, et à travers de longs siècles, un *antijudaïsme chrétien* vis-à-vis duquel nous ne pouvons que nous distancier expressément. À des juifs qui disent : « Nous sommes la postérité d'Abraham », « notre père est Abraham », Jésus répond selon cet évangile : « Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham » (Jn 8, 33 suiv.). On peut contextualiser cette controverse et ainsi la situer, dire qu'elle s'éclaire alors et est limitée à un groupe fondamentaliste de juifs de l'époque, sans que celui-ci soit représentatif de tout le judaïsme. Il faut indéniablement, au nom d'une part de la vérité historique qui ne permet aucune généralisation, d'autre part de la vérité même de l'évangile du Christ dont le cœur est l'amour de Dieu et du prochain, rejeter clairement et sans équivoque tout antijudaïsme, lequel est une perversion du christianisme.

L'attitude juste face à ce que j'ai nommé le fondamentalisme abrahamique est de s'examiner soi-même quant à sa propre compréhension de la foi : est-elle foi de la foi d'Abraham ? On peut à ce propos rappeler Jean le Baptiste disant à ceux qui venaient l'entendre au désert et se faire baptiser par lui : « Produisez du fruit digne de la conversion, et ne prétendez pas dire en vous-mêmes : nous avons Abraham pour père ! Car je vous déclare que de ces pierres-ci Dieu peut susciter des enfants à Abraham » (Mt 3, 8 suiv.).

Conclusion

- Rappeler les trois accentuations essentielles de la référence faite dans le Nouveau Testament à Abraham.
- Je n'ai rien dit sur *Abraham en tant que père d'Ismaël*, parce que le Nouveau Testament n'en dit rien (sauf à mentionner une fois Ismaël dans un passage allégorique, où Ismaël renvoie en fait au judaïsme légaliste et est donc détourné de son vrai sens historique. Voir Ga 4, 21 suiv.). Le Nouveau Testament laisse ici ouverte une question qui est fondée, dans l'Ancien Testament, dans la mention d'Ismaël comme premier fils d'Abraham, et il ne peut qu'être interpellé par la place donnée à Ismaël dans le Coran. Je ne peux ici que signaler cette question (elle a été abordée dans un autre contexte). Est préparée, par cette mention, la contribution qui va suivre sur Abraham de notre frère musulman ; est préparée également notre ouverture à cette contribution comme une interpellation à recevoir par nous chrétiens et, je pense, aussi par nos frères juifs qui, pour nous chrétiens, sont nos anciens.